

Les temps de l'histoire

Par Antoine Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, pp. 101-123, Paris, Point, 1996

10 Nous aurions probablement pu écrire sans les changer les pages qui précèdent si notre sujet avait été la sociologie: il aurait suffi de substituer *sociologie* à *histoire*, *sociologue* à *historien* et *sociologique* à *historique*. En effet, toutes les disciplines qui s'intéressent de près ou de loin aux hommes en société posent-elles des sources, au sein d'un groupe professionnel et d'une société donnée, des questions qui ont aussi un sens personnel pour celui qui les pose. Ce qui distingue la question de l'historien et la met à part de celle du sociologue ou de l'ethnologue est un point que nous n'avons pas encore abordé: sa dimension *diachronique*.

Le profane ne s'y trompe pas, qui reconnaît les textes historiques à ce qu'ils comportent des dates. Lévi-Strauss le note non sans malice.

Claude Lévi-Strauss: Il n'y a pas d'histoire sans dates

20 *Il n'y a pas d'histoire sans dates; pour s'en convaincre il suffit de considérer comment un élève parvient à apprendre l'histoire: il la réduit à corps décharné dont les dates forment le squelette. Non sans raison, on a réagi contre cette méthode desséchante, mais en tombant dans l'excès inverse. Si les dates ne sont pas toute l'histoire, ni le plus intéressant dans l'histoire, elles sont ce à défaut de quoi l'histoire elle-même s'évanouirait, puisque toute son originalité et sa spécificité sont dans l'appréhension du rapport de l'avant et de l'après, qui serait voué à se dissoudre si, au moins virtuellement ses termes ne pouvaient être datés.*

30 *Or, le codage chronologique dissimule une nature beaucoup plus complexe que l'on ne l'imagine, quand on conçoit les dates de l'histoire sous la forme d'une simple série linéaire.*

La Pensée sauvage, p. 342.

50 La question de l'historien est posée du présent au passé, et elle porte sur des origines, des évolutions, des itinéraires dans le temps, qui se repèrent avec des dates. L'histoire est un travail sur le temps. Mais un temps complexe, un temps construit, aux faces multiples. Quel est donc ce temps dont se sert l'histoire tout en le construisant, et qui constitue l'une de ses particularités fondamentales?

L'histoire du temps

Un temps social

Premier trait, qui ne surprendra guère: le temps de l'histoire est celui même des collectivités publiques, sociétés, Etats, civilisations. C'est un temps qui sert de repère commun aux membres d'un groupe.

60 La remarque est si banale que, pour en comprendre la portée, il convient de repérer ce qu'elle exclut. Le temps de l'histoire n'est ni le temps physique ni le temps psychologique. Ce n'est pas celui des astres ou des montres à quartz, divisible à l'infini, en unités rigoureusement identiques. Il lui ressemble par sa continuité linéaire, sa divisibilité en périodes constantes, siècles, années, mois, journées. Mais il en diffère parce qu'il n'est pas un cadre extérieur, disponible pour toutes les expériences. «Le temps historique n'est pas une infinité de faits, comme la droite géométrique est une infinité de points.»¹ Le temps de l'histoire n'est pas une unité de mesure: l'historien ne se sert pas du temps pour mesurer les règnes et les comparer entre eux, cela n'aurait aucun sens. Le temps de l'histoire est en quelque sorte incorporé aux questions, aux documents, aux faits; il est la substance même de l'histoire.

70 Pas davantage, le temps de l'histoire n'est la durée psychologique, impossible à mesurer, aux segments d'intensité et d'épaisseur variables. Il lui est comparable, à certains égards, par son caractère vécu. Cinquante-deux mois de guerre en 1914-1918, ce n'est pas sans analogie avec des semaines entre vie et mort dans un hôpital. Le temps de la guerre est très long. Celui de la Révolution, celui de mai 1968 passent très vite. Tantôt l'historien compte en journées, voire en heures, tantôt il compte en mois, en années ou davantage. Mais ces fluctuations dans le déroulement du temps historique sont collectives. Elles ne dépendent pas de la psychologie de chacun; on peut les objectiver.

89

¹ P. Ariès, *Le Temps de l'histoire*, p. 219.

Il est d'ailleurs logique que le temps de l'histoire soit en accord avec l'objet même de la discipline. Étudiant les hommes en société, nous y reviendrons, l'histoire se sert d'un temps social, de repères dans le temps communs aux membres de la même société. Mais toutes les sociétés n'ont pas le même temps. Le temps des historiens actuels est celui de notre société occidentale contemporaine. Il est le résultat d'une longue évolution, d'une conquête séculaire.²

10 ne saurait, dans les limites de cet essai, en retracer l'histoire complète, d'autant qu'elle reste encore à écrire, dans une large mesure. Du moins est-il indispensable de poser les principaux jalons et de dégager les grandes lignes de cette conquête séculaire².

L'unification du temps : l'ère chrétienne

Le temps de notre histoire est ordonné, c'est-à-dire qu'il a une origine et une direction. A ce titre, il remplit une première fonction, essentielle, de mise en ordre: il permet de ranger les faits et les événements de façon cohérente et commune. Cette unification s'est faite avec l'avènement l'ère chrétienne: notre temps est organisé à partir d'un événement fondateur qui l'unifie: la naissance du Christ. Événement lui-même mal daté, puisque, selon les critiques, Christ serait né soit quelques années avant soit quelques années après Jésus-Christ: ce qui renforce le caractère à trait et symbolique de ce repère pourtant indispensable et qui fonctionne comme une origine algébrique, avec ses dates négatives et positives (avant et après J.-C.).

Il faut attendre le XI^e siècle pour que l'ère chrétienne, date de la naissance du Christ, l'emporte dans la chrétienté. L'expansion des empires coloniaux, espagnol, néerlandais, britannique et français, l'imposera au monde entier, comme référence commune. Mais cette conquête n'a pas été rapide et elle n'est pas entièrement achevée.

40 La généralisation de l'ère chrétienne a impliqué l'abandon d'une conception circulaire du temps qui était extrêmement répandue. C'était celle de la Chine et du Japon, où l'on date par années du règne de l'Empereur la date origine est le début du règne. Mais les règnes s'enchaînent en dynasties ou en ères, qui suivent chacune la même trajectoire, de la fondation par un souverain prestigieux à la décadence et il la ruine. Chaque dynastie correspond à une des cinq saisons, une vertu cardinale, une couleur

50 emblématique, un des cinq points cardinaux. Le

50

² Nous renvoyons, essentiellement le lecteur aux ouvrages de Bernard Guénée, *Hisloire et Culture historique dans l'Occident médiéval*, de K. Pomian, *L'Ordre du temps*, de R. Koselleck, *Le Futur passé*, et de O.,S. Milo. *Trahir le temps* sans oublier P. Ariès, déjà cité.

temps fait ainsi partie de l'ordre même des choses³.

Le temps cyclique était aussi, par excellence, celui de l'Empire byzantin. Les Byzantins avaient en effet repris de l'Empire romain un cycle fiscal de quinze années, l'indiction, et ils dataient en indictions il partir de la conversion de Constantin (312). Les indictions se succèdent, et se numérotent si bien qu'une date est l'année d'une indiction précise: la troisième année de la 23^e indiction par exemple. Mais les contemporains savaient dans quelle indiction ils se trouvaient, et ils ne prenaient pas toujours la peine de préciser, quand ils dataient un document, le numéro de l'indiction, comme nous ne mentionnons pas toujours l'année dans les dates de nos lettres. C'est en quelque sorte un temps qui tourne en rond.

En Occident, les Romains dataient par référence aux consuls, puis, plus commodément, par référence au début du règne des empereurs. L'Évangile de Luc nous donne un bon exemple de ces pratiques quand il date ainsi le début de la vie publique du Christ : «La quinzième année du règne de l'empereur Tibère, Ponce Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode tétrarque de la Galilée, Philippe son frère tétrarque de l'Iturie [...] sous les grands-prêtres Anne et Caïphe⁴.» En ajoutant les règnes les uns aux autres, en dressant la liste des consuls, les historiens avaient calculé une chronologie à partir de la fondation de Rome, *ah urbe condita*. Calcul aussi savant que précaire, et qui n'était pas entré dans les usages communs. Après l'effondrement de l'Empire, on data par référence aux diverses autorités. Les souverains dataient à partir du début de leur règne, et les moines à partir de la fondation de leur abbaye, ou par abbatial. Les chroniqueurs acceptaient ce découpage qui permet d'introduire des successions ordonnées, mais c'est comme si chaque royaume, chaque abbaye était une région, avec sa propre carte, son échelle et ses symboles. Au demeurant, la datation par référence aux règnes ou aux magistratures locales a longtemps survécu. Aujourd'hui même, il en subsiste des traces, comme cette plaque apposée sur la façade de l'église Saint-Étienne-du-Mont, qui avertit le passant que l'église fut commencée sous François 1^{er} et achevée sous Louis XIII. Quant aux hommes ordinaires, ils vivaient un temps structuré par les travaux des champs et la liturgie: temps cyclique par excellence, qui n'avance ni ne recule. Les différences tiennent à la place du moment donné dans le cycle: la Pentecôte diffère de l'Avent, mais la même séquence se répète d'année en année.

Deux grandes raisons expliquent que ces temps cycliques pluriels soient finalement venus s'insérer dans le calendrier unique de l'ère chrétienne. La

103

³ Jérôme Bourgon. «Problèmes de périodisation en histoire chinoise». in *Périodes*, p. 71-80. Les cinq points cardinaux sont les nôtres plus le centre.
⁴ Luc, 3.1.

première est la volonté de trouver une concordance entre les divers temps, de ranger, les uns par rapport aux autres, les règnes des souverains des diverses parties du monde connu. C'est la lente prise de conscience de l'unité de l'humanité, l'émergence de la notion d'histoire universelle, P. Ariès la date du III^e siècle de notre ère:

10 *Ni l'hellénisme ni même la latinité n'ont eu l'idée d'une histoire universelle, saisissant en un seul ensemble tous les temps et tous les espaces. Au contact de la tradition juive, le monde romain, christianisé a découvert que le genre humain avait une histoire solidaire, une histoire universelle: moment capital où il faut reconnaître l'origine du sens moderne de l' Histoire; il se situe au III^e siècle de notre ère⁵.*

20 Dans cette émergence, notons-le, l'histoire joue un rôle décisif: il faut des historiens, ou du moins des chroniqueurs, pour faire émerger cette idée d'une communauté de l'humanité tout entière. Elle n'est pas donnée dans la conscience immédiate; elle est l'œuvre d'une volonté récapitulative dont la première forme sera le tableau de concordances.

30 L'avènement de l'ère chrétienne répond à une seconde raison: la nécessité de faire coïncider le calendrier solaire, hérité des Romains, avec le calendrier lunaire, hérité du judaïsme, et qui organisait la vie liturgique. En effet, la fête majeure du christianisme, Pâques, ne tombe pas au même moment chaque année. D'où de très grandes difficultés à dater à partir de la Passion du Christ, comme les chrétiens avaient logiquement commencé à le faire: comment ajouter les unes aux autres des années qui ne commencent pas au même moment? Il y faut une véritable science du décompte des années, du comput, et du calendrier. On doit à un moine anglais, Bède le Vénérable, d'avoir opté, au début du VIII^e siècle, pour un comput fondé sur la naissance du Christ. Il faut saluer ici son audace, qui va jusqu'à inventer le comput négatif: «Dans la soixantième année avant l'Incarnation du Seigneur, Caius Julius Caesar fut le premier Romain à faire la guerre aux Britanniques⁶.» Sur le continent, le premier document daté de l'année de l'incarnation remonte à 742, mais il faut attendre le XI^e siècle pour que l'ère chrétienne se généralise⁷.

50 L'inclusion du calendrier liturgique et civil dans l'ère chrétienne constitue un changement majeur. La chrétienté avait des préoccupations calendaires, car il lui fallait diviser l'année en temps liturgiques. Mais le calendrier est cyclique; il n'implique pas l'ère. Celle-ci

52

⁵ *Le Temps de l'histoire*, p. 100.

⁶ *Historia ecclesia gentis anglorum*, vers 726. Voir D.-S. Milo *Trahir le temps*. Chap. 5: «Esquisse d'une histoire de l'Ère chrétienne».

⁷ B. Guénée. *Histoire et Culture historique*, p. 56.

est linéaire, continue, régulière et orientée. Tant qu'on date par les règnes et les pontificats, le récit historique se déploie selon une logique additive, celle des annales et des chroniques qui se contentent de ranger les faits rapportés à leur place, sans nécessairement les hiérarchiser, faisant référence à la fois à des événements naturels (inondations, hiver rigoureux) et à des événements politiques (batailles, mariages ou décès princiers). L'histoire suppose une logique narrative, causale, qui lie les faits les uns aux autres: l'ère lui fournit un cadre indispensable. Mais elle n'est pas encore pleinement le temps des hommes, parce qu'elle reste le temps de Dieu.

Un temps orienté

70 Proposer un temps qui conduise jusqu'à nous, c'est une prétention inouïe. C'est très exactement une laïcisation du temps. Quand les révolutionnaires tentent de faire du début de la République l'événement fondateur d'une ère nouvelle, supplantant la naissance du Christ, ils ne changent pas seulement l'origine du temps, mais son terme. Ils remplacent un temps qui conduit à la fin du monde par un temps qui conduit à eux. Ce qui, à soi seul, constitue un changement majeur, possible à l'époque parce que porté par le mouvement même de la société et de la culture «modernes».

80 Pour la chrétienté, et jusqu'à la Renaissance au moins, la fin du monde était en effet le seul véritable aboutissement du temps. Entre le Christ et le Jugement dernier, le temps des hommes était celui de l'attente du retour de Dieu: un temps sans épaisseur et sans consistance propre. «Vous ne savez ni le jour ni l'heure...» Dieu est le seul maître du temps. Il ne pouvait donc se passer rien de véritablement important au fil des jours, rien de véritablement nouveau pour les individus comme pour les sociétés. Le temps cyclique continuait à habiter l'ère chrétienne. Le jeune homme diffère du vieillard, mais, quand il sera devenu vieux à son tour, rien ne le distinguera vraiment de lui. Il n'y a rien à attendre du temps qui coule, sauf la fin des temps, le retour du Christ. Le temps est en quelque sorte étalé, statique. *Rien de nouveau sous le soleil...* disait l'Ecclésiaste, fils de David. Le réformateur allemand Melancthon s'inscrit toujours dans ce temps statique quand il affirme au début du XVI^e siècle: «Le monde reste monde, c'est pourquoi les actions restent les mêmes dans le monde bien que les personnes meurent⁸.»

Dans cette texture temporelle prémoderne que la temporalité proprement historique va remplacer, les hommes de tous les âges sont ainsi en quelque sorte

105

⁸ R. Koselleck, *Le Futur passé*, p. 19.

contemporains. Les maîtres qui réalisent les vitraux médiévaux, comme les peintres du Quattrocento, ne voient aucune difficulté à faire figurer quelque généreux donateur en costume contemporain au milieu des saints ou des bergers de la Nativité: ils appartiennent au même monde et au même temps. R. Koselleck commente en ce sens un célèbre tableau d'Altdorfer, peint en 1529 pour le duc de Bavière et conservé à la Pinacothèque de Munich, *La*

10 *Bataille d'Alexandre*⁹. Les Perses y ressemblent aux Turcs qui assiègent alors Vienne, et les Macédoniens aux lansquenets de la bataille de Pavie. Alexandre et Maximilien se superposent. Altdorfer indique sur son tableau le nombre des combattants des morts et des prisonniers mais non la date. C'est que celle-ci est sans importance. Entre hier et aujourd'hui, il n'y a pas de différence.

20 Le temps moderne est porteur au contraire de différences irréversibles; il rend l'après irréductible à l'avant. C'est un temps fécond, riche de nouveauté, qui ne se répète jamais et dont tous les moments sont uniques. Il suppose une sorte de révolution mentale qui ne s'est pas faite en un jour.

L'humanisme et la renaissance constituent une première étape. Retrouvant l'Antiquité et ses maîtres, en littérature, à la suite de Pétrarque, comme en art, les humanistes de la seconde moitié du XV^e siècle opèrent un découpage de l'histoire en trois époques: entre l'Antiquité et le temps où ils vivent s'étend une

30 période intermédiaire, une *media aetas*, notre Moyen Age, sorte de trou noir marqué négativement par la perte de tout ce qui avait fait l'excellence de l'Antiquité. Les réformateurs partagent cette vision, en cherchant à remonter aux sources d'une foi primitive, corrompue plus tard.

Mais les humanistes, les réformateurs et, plus généralement, les hommes de la Renaissance ne perçoivent toujours qu'un temps stationnaire: les modernes espèrent retrouver le niveau des anciens,

40 mais pas faire mieux qu'eux. Il faut attendre le milieu du XVI^e siècle pour que l'idée commence à émerger d'un possible progrès. Pour Vasari, par exemple, qui propose en 1550 une histoire des peintres, sculpteurs et architectes, le message de l'Antiquité a bien été oublié, et les modernes renouent avec lui, mais ils sont capables de faire mieux. Le retour aux sources est un dépassement; ce qui était cercle devient spirale ascendante.

50 On peut suivre les progrès de cette idée constitutive de notre perception moderne de la temporalité, au cours des XVII^e et XVIII^e siècles. C'est, par exemple, Fontenelle qui déclare, en 1688: «Les hommes ne dégénéreront jamais et les vues saines de tous les bons esprits qui se succéderont s'ajouteront toujours

54

⁹ *Ibid.*, p. 271.

les unes aux autres¹⁰.» Ce sont surtout les hommes des Lumières, comme Turgot et son *Tableau philosophique des progrès successifs de l'esprit humain* (1750). C'est enfin la Révolution, qui lui donne une formidable accélération: la représentation

60 moderne du temps s'impose alors comme une évidence. Le philosophe Kant s'insurge par exemple contre la thèse que tout restera comme cela est de tout temps; l'avenir sera autre, c'est-à-dire meilleur. Le temps de l'histoire, notre temps, qui triomphe alors, est celui du progrès.

70 Depuis le tragique XX^e siècle, nous savons que l'avenir peut être pis, au moins provisoirement. Nous ne pouvons donc partager l'optimisme du XIX^e siècle. Mais il subsiste implicitement dans les représentations de nos contemporains, qui conçoivent mal que le progrès puisse s'arrêter, que le niveau de vie cesse d'augmenter, que les Droits de l'Homme restent ignorés par nombre de gouvernements. Le temps dans lequel se meut notre société est un temps ascendant; d'ailleurs les élèves invités à représenter le temps par une droite ne dessinent jamais une ligne plate ou qui descende¹¹. Malgré les démentis concrets et l'absence de

80 nécessité logique, nous restons fidèles au temps du progrès, celui qui doit nécessairement conduire vers un mieux. Il suffit, pour s'en convaincre, de noter l'usage des termes «régression» ou «retour en arrière» pour désigner tout ce qui dément cette norme.

Ce temps ascendant, créateur de nouveautés et de surprises, est celui dans lequel se meut notre société. Mais, pour l'utiliser, les historiens lui font subir quelques transformations.

90 La construction historique du temps

Temps, histoire et mémoire

Pour identifier les particularités du temps des historiens, il est éclairant de le confronter au temps de nos contemporains, tel que les ethnologues nous permettent de l'appréhender. Voici, par exemple, un village de Bourgogne, Minot, qui a fait l'objet d'une enquête approfondie¹². Les ethnologues y retrouvent bien la temporalité moderne: le présent ne ressemble pas au passé, il est autre, et meilleur. Mais il

100 s'oppose à un passé indistinct, sans dates, sans repères, sans étapes. Le clivage entre l'avant et

101

¹⁰ Cité par K. Pomian, *L'Ordre du temps*, p. 119.

¹¹ Voir Nicole Sadoun-Lautier. *Histoire apprise, Histoire appropriée*. Chap. 3. Les élèves représentent le temps soit par une flèche qui monte, soit par un tracé sinueux, ou avec des paliers. Mais également ascendant, jamais par une droite horizontale ou qui descende.

¹² Françoise Zonabend. *La Mémoire longue. Temps et histoires au village*, Paris, PUF, 1980.

l'après est très net, mais l'avant est un temps immobile qu'on ne peut remonter.

Le temps de l'histoire et la temporalité moderne sont eux-mêmes un produit de l'histoire. R.G. Collingwood¹³ imagine une société de pêcheurs qui, à la suite d'un progrès technique, passerait de dix à vingt poissons pêchés par jour. Au sein de cette communauté, les jeunes et les vieux ne jugeraient pas de même ce changement. Les vieux avec
10 nostalgie invoqueraient la solidarité à laquelle contraignait l'ancienne technique. Les jeunes souligneraient le temps libéré. Les jugements sont solidaires d'un mode de vie auquel on est attaché. Pour comparer les deux modes de vie et les deux techniques, il faut commencer à en faire l'histoire. C'est pourquoi, poursuit notre auteur, les révolutionnaires ne peuvent juger que leur révolution constitue un progrès que dans la mesure où ils sont
20 aussi des historiens, c'est-à-dire dans la mesure où ils comprennent le mode de vie que néanmoins ils rejettent.

Cette comparaison entre le passé et le présent suppose que le temps de l'histoire soit objectivé. Vu du présent, c'est un temps déjà écoulé, doté par conséquent d'une certaine stabilité, et que l'on peut parcourir au gré de son investigation. L'historien remonte et redescend le temps, il en suit le fil dans les deux sens, par l'esprit, bien qu'il sache très bien qu'il ne court que dans un sens. P. Ariès note avec
30 émotion le moment - la seconde moitié du XVIII^e - où un historien de Jeanne d'Arc, réticent envers le merveilleux, écrit sans y prendre garde:

Transportons-nous pour quelque temps au XV^e siècle (soulignons cette phrase qui annonce un sens nouveau et moderne de l'Histoire). Il ne s'agit pas de ce que nous pensons de Jeanne d'Arc, mais de l'opinion qu'en eurent nos ancêtres; puisque ce fut cette opinion qui produisit l'étonnante révolution dont nous allons rendre compte¹⁴.

40

Le va-et-vient permanent, entre le passé et le présent, et entre les différents moments du passé, est l'opération même de l'histoire. Elle façonne une temporalité propre, familière, un peu comme un itinéraire sans cesse parcouru dans une forêt, avec ses repères, ses passages délicats ou faciles. L'historien, qui est lui-même dans le temps, le met en quelque sorte à distance de travail et il le jalonne pour ses recherches, il le marque de ses repères, il
50 lui donne une structure.

Ce temps objectivé présente deux caractères complémentaires. Il exclut d'abord la perspective téléologique, qui cherche dans l'après la raison de

53

¹³ *The Idea of History*, p. 125-326.

¹⁴ *Le Temps de l'histoire*, p. 155.

l'avant. Ce qui se passe après ne peut être cause de ce qui s'est produit avant, mode de pensée n'est pas aussi naturel, aussi évident, qu'on le croit, même aujourd'hui, et les explications téléologiques n'ont pas disparu. Dans le livre d'un sociologue consacré un tout autre sujet, on peut lire par exemple que, pour
60 écraser la Commune, la bourgeoisie française a livré l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne. L'historien sursaute devant cette affirmation: les préliminaires de paix ont été signés le 1^{er} mars 1871, alors que la Commune n'éclate que le 18...

L'abandon de la perspective téléologique interdit à l'historien d'admettre un temps aussi clairement orienté que le pensent ses contemporains. Sa direction n'est plus définie «par référence à un état idéal, situé en dehors d'elle ou à son terme, et vers
70 lequel elle s'orienterait, sinon pour l'atteindre du moins pour l'approcher asymptotiquement. On la dégage à partir de l'évolution de certains indicateurs[...] Ce sont les processus étudiés qui, par leur déroulement, imposent au temps une topologie déterminée¹⁵». Mais il reste que, dans la représentation sociale comme dans la construction historique, le temps est facteur de nouveauté, créateur de sur prises. Il a un mouvement et une direction.

80 D'où son second caractère: il permet le pronostic. Non la prophétie, qui est annonce de la fin des temps, par-dessus ou par-delà tous les épisodes et toutes les péripéties qui nous en séparent. Mais le pronostic, qui va du présent au futur, qui s'appuie sur le diagnostic adossé au passé pour augurer des évolutions possibles, et évaluer leurs probabilités respectives.

89

¹⁵ K. Pomian. *L'Ordre du temps*, p. 93-94.

Reinhart Koselleck : Prophétie et pronostic

Alors que la prophétie dépasse l'horizon de l'expérience calculable, le pronostic se sait, lui, imbriqué dans la situation politique. Et il l'est à un tel point que faire un pronostic, c'est déjà transformer la situation. Le pronostic est donc un facteur conscient d'action politique, il se rapporte à des événements dont il dégage la nouveauté. Aussi le temps est-il toujours relégué hors du pronostic d'une manière imprévisiblement prévisible.

Le pronostic produit le temps qui l'engendre et dans lequel il se projette, tandis que la prophétie apocalyptique, elle, détruit le temps dont la fin est précisément sa raison d'être. Vus dans la perspective de la prophétie, les événements ne sont que des symboles de ce qui est déjà connu. Un prophète déçu ne peut être désorienté par ses propres prophéties. Avec la souplesse qui leur est propre, elles peuvent à tout moment être prolongées. Plus encore, à mesure que s'accroît chaque arrente déçue, augmente la certitude de l'accomplissement à venir. En revanche, un pronostic raté ne se répète pas, même par erreur, car il reste prisonnier de ses prémisses définies une fois pour toutes.

Le Futur passé, p. 28-29.

Objectivé, mis à distance, orienté vers un avenir qui ne le régit pas rétroactivement, mais dont on peut discerner les lignes probables d'évolution, le temps des historiens partage ces caractères avec celui de la biographie individuelle: chacun peut reconstruire son histoire personnelle, l'objectiver jusqu'à un certain point, comme en racontant ses souvenirs, remonter du moment présent à l'enfance, ou descendre de l'enfance à l'entrée dans le métier, etc. La mémoire, comme l'histoire, travaille un temps déjà écoulé.

La différence réside dans la mise à distance, dans l'objectivation. Le temps de la mémoire, celui du souvenir, ne peut jamais être entièrement objectivé, mis à distance, et c'est ce qui fait sa force: il revit avec une charge affective inévitable. Il est inexorablement infléchi, modifié, remanié en fonction des expériences ultérieures, qui l'ont investi de significations nouvelles.

Le temps de l'histoire se construit contre celui de la mémoire. Contrairement à ce qu'on écrit souvent, l'histoire n'est pas une mémoire. L'ancien combattant qui visite les plages du débarquement a une mémoire des lieux, des dates et du vécu: c'était là, tel jour, et,

cinquante ans plus tard encore, il est submergé par le souvenir. Il évoque les camarades tués ou blessés. Puis il visite le Mémorial et il passe de la mémoire à l'histoire, il comprend l'ampleur du débarquement, il évalue les masses humaines, le matériel, les enjeux stratégiques et politiques. Le registre froid et serein de la raison remplace celui, plus chaud et plus tumultueux, des émotions. Il ne s'agit plus de revivre mais de comprendre.

Cela ne signifie pas qu'il faille ne pas avoir de mémoire pour faire de l'histoire, ou que le temps de l'histoire soit celui de la mort des souvenirs, mais plutôt que l'un et l'autre relèvent de registres différents. Faire de l'histoire n'est jamais raconter ses souvenirs, ni tenter de pallier l'absence de souvenirs par l'imagination. C'est construire un objet scientifique, l'historiser comme disent nos collègues allemands, et l'historiser d'abord en construisant sa structure temporelle, distancée, manipulable, puisque la dimension diachronique est le propre de l'histoire dans le champ de l'ensemble des sciences sociales.

C'est dire que le temps n'est pas donné à l'historien comme temps déjà-là, préexistant à sa recherche. Il est construit par un travail propre au métier d'historien.

Le travail sur le temps. La périodisation

Le premier travail de l'historien est la chronologie. Il s'agit d'abord de ranger les événements dans l'ordre du temps. L'exercice semble simple, évident. Il réserve souvent des surprises, car les événements se chevauchent, s'imbriquent. Pour ne pas faire violence aux données, l'ordre chronologique doit être assoupli, nuancé, interprété. Il constitue un premier dégrossissage.

Le second travail — second logiquement, car, dans la pratique, les deux opérations se confondent souvent — est la périodisation. A un premier niveau, c'est une nécessité pratique: on ne peut embrasser la totalité sans la diviser. De même que la géographie découpe l'espace en régions pour pouvoir l'analyser, l'histoire découpe le temps en périodes¹⁶. Mais tous les découpages ne se valent pas: il faut en trouver qui aient un sens et identifient des ensembles relativement cohérents. Platon comparait le philosophe au bon cuisinier qui sait découper les poulets *kat' arthra*, selon les articulations. La comparaison est tout aussi valable pour l'historien: il doit trouver les articulations pertinentes pour découper l'histoire en périodes, c'est-à-dire substituer

105

¹⁶ Christian Grataloup, «Les régions du temps», in *Périodes*, p. 157-173.

à la continuité insaisissable du temps une structure signifiante.

- L'importance essentielle de la périodisation est qu'elle traite, dans la chronologie même, le problème central de la temporalité moderne. Dès lors que le temps est porteur de nouveautés, de surprises, la question est d'articuler ce qui change et ce qui subsiste. Le problème continuité et/ou rupture n'est aussi rebattu que parce qu'il est consubstantiel à notre conception du temps. La périodisation permet de penser à la fois la continuité et la rupture. Elle affecte d'abord l'une et l'autre à des moments différents: continuité à l'intérieur des périodes, ruptures entre elles. Les périodes se suivent et ne se ressemblent pas: périodiser, c'est donc identifier des ruptures, prendre parti sur ce qui change, dater le changement et en donner une première définition. Mais, à l'intérieur d'une période, l'homogénéité prévaut. L'analyse va même un peu plus loin. Le découpage périodique comporte toujours une part d'arbitraire. En un sens, toutes les périodes sont des «périodes de transition». L'historien qui souligne un changement en définissant deux périodes distinctes est obligé de dire sous quels aspects elles diffèrent, et, au moins en creux, de façon implicite, plus souvent explicitement, sous quels aspects elles se ressemblent. La périodisation identifie continuités et ruptures. Elle ouvre la voie à l'interprétation. Elle rend l'histoire sinon déjà intelligible, du moins pensable.
- 30 L'histoire du siècle en apporte la confirmation. C'est, en effet, la Révolution qui a «créé» le siècle¹⁷; auparavant, le terme avait un sens approximatif. Le «siècle» de Louis XIV est pour Voltaire un règne un peu long, pas une période de cent ans dotée d'une claire identité. Mais, avec la Révolution, prévaut le sentiment d'un changement majeur, d'un contraste, et le tournant du siècle est, pour la première fois, vécu comme un tournant tout court. Produit d'une comparaison entre le siècle qui s'achève et celui qui s'ouvre, le siècle permet de penser la comparaison, c'est-à-dire à la fois la continuité et la rupture. C'est d'ailleurs pourquoi les siècles des historiens ont une certaine plasticité: le XIX^e se termine en 1914 et l'on connaît des longs ou des courts XVI^e siècles.

- L'histoire ne peut donc se passer de périodisation. Pourtant, les périodes ont mauvaise réputation dans la profession. De Lord Acton il y a un siècle, dont on a dit le grand précepte: «*Study problems, not periods*», aux critiques radicales de P. Veyne et F. Furet¹⁸, la période fait problème.

Au vrai, il s'agit de la période toute faite, refroidie, dit celle dont l'historien hérite, non de la périodisation

52

¹⁷ D. S. Milo, *Trahir le temps*, chap. 2: «... et la Révolution "créa" le siècle.»

¹⁸ Paul Veyne, *L'Inventaire des différences*. F. Furet, *L'Atelier de l'histoire*.

- vive. L'action de périodiser est unanimement légitime et aucun historien ne peut s'en passer. Mais le résultat semble pour le moins suspect. La période prend l'allure d'un cadre arbitraire et contraignant, d'un carcan qui déforme la réalité. C'est qu'une fois l'objet historique «période» construit, il fonctionne inévitablement de façon autonome. «La création devient concrétion¹⁹.» L'enseignement contribue à ce durcissement, à cette pétrification des périodes historiques l'exposé didactique vise la clarté et la simplicité, il donne aux périodes une sorte d'évidence qu'elles ne comportent pas. Il suffit, pour s'en rendre compte, d'enseigner une période qui ne l'a pas encore été. J'ai donné des cours sur la France de 1945 à nos jours à une époque où il n'y avait pas de manuels sur la question. Naturellement, la périodisation m'a posé problème; quelle est la bonne
- 60 césure, 1958, avec la fin de la IV^e République, ou 1962, avec la fin de la guerre d'Algérie et l'élection du président de la République au suffrage universel? J'ai essayé l'une et l'autre. Chacune a ses avantages et ses inconvénients. Entre elles, l'enseignement tranchera, et l'un des découpages s'imposera avec une évidence analogue à celle que nous trouvons au passage de la «République progressiste» à la «République radicale» autour de l'affaire Dreyfus.

- L'historien ne reconstruit pas la totalité du temps à chaque recherche: il reçoit un temps qui a été déjà travaillé, déjà périodisé par d'autres historiens. Comme la question de l'historien tient sa légitimité scientifique de son insertion dans le champ, il ne peut faire abstraction des périodisations antérieures; elles font partie du langage même de la profession. On parle d'un «premier XX^e siècle», d'un «haut» et d'un «bas» «Moyen Age», de la «Renaissance», des «Lumières». Ces périodes - objets historiques ont d'ailleurs une histoire. On a vu comment la Renaissance (il faut bien recourir à cet objet période) a «inventé» le Moyen Age...
- 80

- Les périodes ne s'institutionnalisent pas seulement par l'enseignement et la langue. Elles sont durablement fixées par les structures universitaires. Les chaires, les diplômes, sont affectés à des périodes qu'ils consolident. L'institutionnalisation va bien au-delà des quatre grandes périodes classiques, Antiquité, Moyen Age, moderne, contemporaine, avec l'arbitraire paradoxal de ces désignations, la
- 100 «contemporaine» n'étant pas moderne et ne nous étant plus nécessairement contemporaine. Nous avons des seiziémistes et des dix-huitiémistes, des dix-neuviémistes et des vingtiémistes.

Le temps des historiens se présente ainsi comme un temps déjà - structuré, déjà - articulé. Les avantages n'en sont pas moins évidents que les inconvénients. Parmi les avantages, outre les commodités de

107

¹⁹ O. Dumoulin, «La guerre des deux périodes», in *Périodes*, p. 145-153, p. 148.

langage - dangereuses - déjà signalées, on peut noter une facilité d'accès aux sources, car les écritures, les types de documents, les lieux de conservation obéissent souvent à un découpage périodique. Mais la période présente un véritable intérêt scientifique: elle signale que la simultanéité dans le temps n'est pas juxtaposition accidentelle, mais relation entre des faits d'ordres divers. Les différents éléments d'une période sont plus ou moins

10 étroitement interdépendants. Ils «vont ensemble». C'est le *Zusammenhang* des Allemands. Ils s'expliquent les uns par les autres. Le tout rend compte des parties.

Les inconvénients sont précisément l'envers de cet avantage. Ils sont de deux ordres. D'abord, la clôture de la période sur elle-même interdit d'en saisir l'originalité. Pour comprendre la religion romaine, il faut sortir de la période romaine, comme le demande P. Veyne, et s'interroger sur le phénomène religieux

20 dans son ensemble. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de liens entre la religion romaine, le droit romain, les structures familiales, la société... Nul n'est condamné à s'enfermer dans «sa» période. Le propre du temps historique est précisément de pouvoir se parcourir en tous sens, vers l'amont comme vers l'aval, et à partir de tout point.

En second lieu, on reproche à la période de créer une factice entre des éléments hétérogènes. La temporalité moderne, c'est aussi la découverte de la non - simultanéité dans le simultané, ou encore de la contemporanéité de ce qui n'est pas contemporain²⁰ (Koselleck). Jean-Marie Mayeur aime dire qu'au même moment plusieurs France d'âges différents coexistent. On ne peut que souscrire à sa remarque. Depuis fin du XVIII^e siècle, le temps qui produit du nouveau est perçu comme ne le produisant pas au même rythme dans tous les secteurs. Les historiens utilisent des termes comme «avance», ou «en retard»; l'évolution sociale est «en retard» sur

30 l'évolution économique, ou le mouvement des idées «avance»... La révolution de 1848 survient «trop tôt» en Allemagne, etc. Ces façons de parler signifient qu'en un même moment du temps tous les éléments observés ne sont pas au même stade d'évolution, ou, pour le dire de façon paradoxale, en faisant jouer les deux sens du terme: tous les éléments contemporains ne sont pas contemporains.

49

²⁰ «Die Gleichzeitigkeit des Ungleichzeitigen», R. Koselleck, *L'Ordre du temps*, p.114 et p.121.

La pluralité des temps

50 C'est qu'en fait chaque objet historique a sa périodisation propre. Marc Bloch le dit avec humour et justesse.

Marc Bloch: A chaque phénomène, sa périodisation

Tant qu'on s'en tient à étudier, dans le temps, des chaînes de phénomènes apparentés, le problème, en somme, est simple. C'est à ces phénomènes mêmes qu'il convient de demander leurs propres périodes. Une histoire religieuse du règne de Philippe Auguste? Une histoire économique du règne de Louis XV? Pourquoi pas: «Journal de ce qui s'est passé dans mon laboratoire sous la deuxième présidence de Grévy», par Louis Pasteur? Ou, inversement «Histoire diplomatique de l'Europe, depuis Newton jusqu'à Einstein»?

60

70

Sans doute, on voit bien par où des divisions tirées très uniformément de la suite des empires, des rois ou des régimes politiques ont pu séduire. Elles n'avaient pas seulement pour elles le prestige qu'une longue tradition attache à l'exercice du pouvoir [...] Un avènement, une révolution ont leur place fixée, dans la durée, à une année, voire à un jour près. Or l'érudit aime, comme on dit, à «dater finement». [...]

80

Gardons-nous, pourtant de sacrifier à l'idole de la fausse exactitude. La coupure la plus exacte n'est pas forcément celle qui fait appel à l'unité de temps la plus petite [...], c'est la mieux adaptée à la nature des choses. Or chaque type de phénomène a son épaisseur de mesure particulière et, pour ainsi dire, sa décimale spécifique.

Apologie pour l'histoire, p. 93-94.

Ainsi, à chaque objet historique, sa périodisation

90 spécifique. Il n'est pas pertinent d'adopter une périodisation politique pour l'étude d'une évolution économique ou religieuse, et inversement. Mais on ne peut tenir cette position jusqu'à ses extrémités sans dissoudre le temps en une pluralité de temps sans cohérence. La négation absolue de la période comme unité dynamique d'un moment serait une démission de l'intelligence qui renoncerait à la synthèse. Nous sommes ici devant une contradiction que nous devons assumer — nous en trouverons

100 d'autres — car nous ne pouvons sacrifier aucune des

deux branches de l'alternative sans renoncer à quelque chose d'essentiel.

La plupart des historiens ont éprouvé, sans la résoudre, cette contradiction. Ranke s'est insurgé contre le découpage de l'histoire en trois périodes, mais il a employé ces catégories et leur a donné un contenu²¹. Seignobos savait très bien le caractère artificiel des périodes, «divisions imaginaires» introduites par les historiens²². L. Febvre souligne «le lien d'interdépendance extrêmement serré d'une époque donnée» tout en déplorant l'arbitraire qui brise les continuités²³. F. Braudel, après s'être demandé: «Y a-t-il, ou n'y a-t-il pas, exceptionnelle et brève coïncidence entre tous les temps variés de la vie des hommes?», écrit quinze pages plus loin: «Il n'y a pas un temps social d'une seule et simple coulée, mais un temps social à mille vitesses, à mille lenteurs²⁴.»

10 Il nous faut donc trouver un moyen de rendre cette contradiction tenable et féconde. La hiérarchisation des temps peut nous le permettre en articulant les temps différents les uns par rapport aux autres, un peu comme l'utilisation de la profondeur du champ permet au cinéaste de montrer plusieurs personnages, tous distincts, alors qu'ils s'échelonnent à distance variée de son objectif.

30 C'est à quoi F. Braudel s'est attaqué avec le succès que l'on sait dans sa *Méditerranée*. Sa distinction de trois temps est devenue classique, au point de subir les avatars que nous décrivions plus haut, de la création à la concrétion. En fait, même si ce texte célèbre est la préface d'une thèse articulée en trois parties suivant les règles traditionnelles de la rhétorique académique française²⁵ et si, comme toute préface, il poursuit prioritairement l'objectif de justifier ce plan, il continue à séduire par sa pertinence autant que par son élégance. Braudel va du plus large, du plus général, au plus particulier. Il consacre sa première partie au cadre géographique et matériel, sa deuxième à l'économie, et sa troisième aux événements politiques. Ces trois objets, relativement solidaires et relativement indépendants, correspondent à trois temporalités étagées: un temps long, celui des structures géographiques et matérielles, un temps intermédiaire, celui des cycles économiques, de la conjoncture, et le temps court du

46

²¹ R. Koselleck, *Ibid.*, p. 267.

²² Ch. Seignobos, «L'enseignement de l'histoire dans les facultés», *Revue internationale de l'enseignement*, II, 15 juillet 1884, p. 36: «Je sais que ce procédé peut sembler artificiel. Les périodes ne sont pas des réalités, c'est l'historien qui, dans la série continue des transformations, introduit des divisions imaginaires.»

²³ O. Dumoulin. *Profession historien*, p. 148.

²⁴ *Ibid.* p. 149 et 150. Voir F. Braudel, *Ecrits sur l'histoire*, p. 31 (Leçon inaugurale au Collège de France, 1950) et p. 48 (article sur la longue durée, 1958).

²⁵ Gageons que s'il avait été chinois, il eût composé sa thèse en cinq parties et distingué cinq temps, mais que notre culture soit ternaire (Antiquité, Moyen Age, Temps modernes), n'a pas empêché sa distinction d'être efficace, au contraire.

politique, celui de l'événement. F. Braudel n'était pas dupe, qui savait mieux que personne la pluralité indéfinie des temps historiques.

50

Fernand Braudel: Les trois temps...

Ce livre se divise en trois parties, chacune étant en soi un essai d'explication.

La première met en cause une histoire quasi immobile, celle de l'homme dans ses rapports avec le milieu qui l'entoure; une histoire lente à couler et à se transformer, faite bien souvent de retours insistants, de cycles sans fin recommencés. Je n'ai pas voulu négliger cette histoire-là, presque hors du temps, au contact des choses inanimées, ni me contenter, à son sujet, de ces traditionnelles introductions géographiques à l'histoire [...]

60

Au-dessus de celle histoire immobile, une histoire lentement rythmée, on dirait volontiers, si l'expression n'avait été détournée de son sens plein, une histoire sociale, celle des groupes et des groupements. Comment ces vagues de fond soulèvent-elles l'ensemble de la vie méditerranéenne? Voilà ce que je me suis demandé dans la seconde partie de mon livre, en étudiant successivement les économies et les Etats, les sociétés, les civilisations, en essayant enfin, pour mieux éclairer ma conception de l'histoire, de montrer comment toutes ces forces de profondeur sont à l'œuvre dans le domaine complexe de la guerre. Car la guerre, nous le savons, n'est pas un pure domaine de responsabilités individuelles.

70

80

Troisième partie enfin, celle de l'histoire traditionnelle, si l'on veut de l'histoire à la dimension non de l'homme, mais de l'individu, l'histoire événementielle de François Simiand: une agitation de surface, les vagues que les marées soulèvent sur leur puissant mouvement. Une histoire à oscillations brèves, rapides, nerveuses. Ultra-sensible par définition, le moindre pas met en alerte tous ses instruments de mesure. Mais telle quelle, c'est la plus passionnante, la plus riche en humanité, la plus dangereuse aussi. Méfions-nous de cette histoire brûlante encore, telle que les contemporains l'ont sentie, décrite, vécue au rythme de leur vie, brève comme la nôtre. Elle a les dimensions de leurs colères, de leurs rêves et de leurs illusions.

90

100

La Méditerranée..., Préface, p. 11-12.

Si l'on veut conserver à la démarche braudélienne sa fécondité, il faut en retenir l'intention et la démarche plus que l'aboutissement. L'important est de tenir compte de la temporalité propre à chaque série de phénomènes dans la recherche de leur articulation. Les diverses séries de phénomènes n'évoluent pas au même pas. Chacune a son allure propre, son rythme spécifique qui la caractérise en lien avec

10 d'autres traits caractéristiques. Il est essentiel, pour comprendre leur combinaison, de hiérarchiser ces temporalités inégales.

En prenant garde, toutefois, aux présupposés logiques de la démarche. L'échelonnement braudélien de l'histoire immobile à l'histoire rapide constitue en fait une prise de parti majeure sur l'importance respective des différents pans de la réalité étudiée et sur le sens des causalités. La notion paradoxale de «temps immobile», reprise par les

20 élèves de F. Braudel, ne doit pas nous induire en erreur. Le substantif pèse plus lourd que l'adjectif, et ce temps reste un temps, une durée qui enregistre des changements lents sans doute, voire très lents, mais non une stabilité absolue. Le temps immobile²⁶ connaît des fluctuations, des oscillations, bref, il n'est pas vraiment immobile. Nous restons dans la temporalité de l'histoire. Mais la notion implique une prise de position en faveur de la longue durée²⁷. Ce qui change lentement est par là même érigé en

30 déterminant majeur, et ce qui change rapidement se voit assigné aux régions secondaires, voire subsidiaires, de l'histoire. Le parti pris sur le temps est aussi un parti interprétatif global qu'il vaut mieux expliciter.

On voit l'importance décisive, dans la construction de l'histoire, du travail sur le temps. Ce n'est pas seulement une mise en ordre, un rangement chronologique, ni une structuration en périodes. C'est

40 aussi une hiérarchisation des phénomènes en fonction du rythme auquel ils changent. Le temps de l'histoire n'est ni une ligne droite, ni une ligne brisée faite d'une succession de périodes, ni même un plan: les lignes qu'il entrecroise composent un relief. Il a de l'épaisseur, de la profondeur.

L'histoire n'est pas seulement travail sur le temps. Elle est aussi réflexion sur le temps, et sa fécondité propre. Le temps crée, et toute création demande du temps. Dans le temps court de la politique, on sait qu'une décision ajournée de trois semaines peut être

50 abandonnée, que la non - décision rend parfois les problèmes insolubles, et qu'au contraire, parfois, il

51

suffit de laisser passer le temps pour que le problème se dissolve comme de lui-même, conformément à l'adage que l'on prête au président du Conseil Queuille: «Il n'est pas de problème qui ne finisse par trouver une solution si on ne décide rien.» Dans le temps plus long de l'économie ou de la démographie, l'historien mesure l'inertie du temps, et l'impossibilité de remédier rapidement par exemple (à supposer

60 que ce soit un mal...) au vieillissement de la population.

L'histoire invite ainsi à une méditation rétrospective sur la fécondité propre du temps, sur ce qu'il fait et défait. Le temps, principal acteur de l'histoire.

²⁶ C'est le titre de la leçon inaugurale d'Emmanuel Le Roy Ladurie au Collège de France, en 1973. Voir E. Le Roy Ladurie, *Le Territoire de l'historien*, Paris, Gallimard, 1978, t. II, p. 7-34.

²⁷ F. Braudel, «Histoire et sciences sociales. La longue durée», *Annales ESC*, oct.-décembre 1958, p. 725-752. Repris dans *Ecrits sur l'histoire*, p. 71-83.